

Golem

René La Fleur

Number 17, Winter 2008–2009

Empreintes littéraires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2598ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

La Fleur, R. (2008). Golem. *Contre-jour*, (17), 113–131.

Golem

René La Fleur

*Pour Christopher Johnston, pour Jean-Noël Gros,
pour Marie-France Raymond-Dufour
qui ont inspiré cette œuvre.*

Pour Gabrielle, qui l'a aimée.

*Un monde qu'on peut expliquer même avec de
mauvaises raisons est un monde familier.*

Albert Camus

« Agresseur du sommeil, toi, l'Implacable, le Solaire Rayon qui arrache le fœtus au velours de la Nuit... » Voilà mon auteur qui se remet à délirer... Et moi, comble de l'absurde, moi, Xavier Le Norze, premier du nom, je m'acharne à éclairer l'œuvre d'un insomniaque chronique, obsédé par des images de viol métaphysique ? Y sacrifierai-je ma jeunesse ? Pourquoi le ferai-je ? Pourquoi donc ? Est-ce uniquement pour l'Université, pour me donner le sentiment d'avoir réussi quelque chose, de n'avoir pas vécu pour rien ? N'est-ce *que* cela ? Vrai : on m'aide, je sens que le Département veut m'aider. On m'intégrera, moi, jeune chercheur ambitieux et prometteur, au cercle *des gens qui comptent*. On m'encourage. « Allez, la clé, c'est la persévérance », me dit mon directeur, et dans mes fantasmes les plus fous nous marchons ensemble vers un avenir aux

lueurs douces et savantes. On n'ignore pas ma faiblesse intellectuelle, non, ni mon esprit balourd, incapable de distinguer les subtilités plus fines de l'Argument invisible, je ne brille vraiment pas, mais avec un peu plus d'effort, et de la bonne volonté, je pourrai certainement parvenir au but. Ça aussi, mon directeur me l'a dit. Il s'agirait de s'appliquer un peu plus, un tout petit peu plus... Ah ! Comme ils doivent avoir pitié de moi ! De moi et de ma petite cervelle de lémur. Leur pitié, je la sens, elle flirte souvent avec le dégoût de ma personne, dégoût qu'il m'arrive de voir, bien superficiellement enseveli sous leur mince couche de bonhomie. Au fond — je le sais —, ils pensent : « Quelle misérable créature, quel esprit tourmenté » et savent pertinemment que leur masque bienveillant n'est que trop visible.

Plutôt mourir qu'abandonner ma maîtrise. Plutôt mourir... J'y ai mis tant d'énergie et de temps — quatre années de ma vie — que, comme l'a dit Macbeth, continuer dans cette pénible voie ne serait pas plus éprouvant que d'y renoncer. Je dois finir ou je serai fini. D'où le dilemme... Les théories sophistiquées que je dois savoir et celle-là même que j'ai choisie pour traiter mon sujet sont toutes — je le sais maintenant — irrémédiablement incongrues. Jusqu'à présent, j'ai convaincu les gens qu'il fallait que j'avais approximativement saisi les théorèmes. C'est ce que j'ai dû faire. Et maintenant, je vous assure, je ne sais toujours rien. Je sais seulement qu'on s'attend à ce que je parvienne à concilier l'inconciliable, à rendre cohérent et pertinent à mon sujet des théories d'ordre impressionniste : même simuler la compréhension de ces concepts me demanderait un effort surhumain que je suis naturellement incapable de fournir.

Et ils le savent. Ils le savent tous. Ce qui m'étonne, c'est que le système ne nous ait pas filtrés, moi et ma médiocrité, lui qui a été conçu pour exclure tout ce qui n'est pas surhumain. Seulement, il y a des roues usées dans la machine, et on arrive parfois à berner la sentinelle à l'entrée du Palais des confettis. Moi, je compte là-dessus. Comment faire autrement ? Je dois être en mesure de charmer la sentinelle et de mystifier le sage. Alors, je rentrerai dans le système, je m'y ferai une place, et le système sera dorénavant *pour moi* au lieu d'être *contre moi*. Car le système est bon, le système est nécessaire — il est ce qui nous empêche

de retomber dans la barbarie. Il s'agit seulement de trouver un moyen de s'insinuer dans la tour d'ivoire. Oh, c'est difficile ! Comme faire passer un chameau par la serrure de la parabole. Mais je réussirai — parce qu'on m'aide, parce que le système est bon et parce que, comme Abraham, j'ai le sacrifice dans le sang.

Pour le moment, tout va bien. Bien sûr, on me soupçonne d'être un imposteur, mais personne n'a encore posé de gestes bien concrets. Oui, je sens leurs regards méfiants — même déguisés — jusque dans mes pensées les plus intimes, jusque dans mes rêves. Tenez ! Hier soir, en rêve, je rencontrais mon directeur. Je lui expliquais une grande percée théorique que j'avais faite cette semaine-là quand il s'est penché vers moi — si près, si près que je ne voyais plus que son visage, plus que ses yeux encadrés d'une peau dure et sèche, craquelée comme le fond d'une rivière préhistorique dans le *no man's land* de l'Arizona, sur lequel un lézard se tient figé, interdit — et, sur le ton de la connivence, m'a chuchoté : « Tue-toi. » J'étais stupéfait. Mes bras oniriques ont dû tomber morts raides à mes côtés. Il me l'a dit de cette voix veloutée qu'il prend pour rassurer, pour me rassurer, comme pour me susurrer : « Tout va bien, mon enfant. Ne t'inquiète pas. Tout va tel que prévu. » Puis, il m'a répété les mots funestes, cette fois les jappant avec colère : « Tue-toi ! » Les rides de son visage muaient, sa barbiche tricorne poivre et sel inversée tremblait, ses yeux bistre, baignés dans un impur plasma, semblaient bouillonner de fureur quand, après m'avoir lancé le plus haineux des regards, le vieux professeur hurla, comme on se libère d'un secret trop longtemps refoulé : « Tue-tou-aaaaaaaaaaah ! » Je me suis réveillé, le visage en sueur, mes oreilles encore résonnant de la terrible ordonnance du maître.

Mais je ne serai pas cette victime. Je vaincrai. Je déposerai le meilleur mémoire de tous les temps. « Le modèle du genre ! » On le dira. On voudra m'offrir un doctorat en sus et le chef du Département, sa chaire ! Les dinosaures, irrévocablement conscients de leur subite non-pertinence, démissionneront en masse. Place à la nouvelle génération ! Ce sera l'homme de Cro-Magnon prenant la relève de l'homme de Néandertal ! Oui, je serai cela, ou je ne serai rien. Ou je serai le Génie qui inspire les mortels à la Transcendance ou je ramperai devant mes anciens confrères

de classe, devenus vulgaires employés. Contremaîtres ! Je vous supplierai de me prendre, de *m'embaucher*, ne serait-ce que pour polir de mes plus amers crachats vos armées de chaussures raisonnables.

Ah ! Que de fantasmes ! Que de fiel ! Les phrases de mon directeur remuent vilement dans mon esprit, le fatiguant, le pauvre déjà affaibli par tant de mois envenimés. Vivement la rue Saint-Laurent et ses bars salutaires ! Aujourd'hui, comme tous les débuts d'après-midi ensoleillés, la foule interdite à la pensée grouille sur le trottoir. Je la traverse ni vu ni connu, comme un prince déguisé en clochard qui se baigne *incognito* parmi ses sujets. Je rejoins vite le *Bistrot de la Fin du Monde*, mon lieu de ravitaillement habituel. Mais toutes les tables sont occupées. Moi qui aimais cet endroit justement parce que la masse de pions consommateurs boudait son décor crasseux et les effroyables serveuses ! Je m'installe près d'une fenêtre donnant sur la rue, à une table qu'occupe un jeune homme solitaire au regard absent. Dans une heure, je dois rencontrer mon directeur, pour de vrai : il me faut une bonne dose de *Fin du Monde* avant d'y aller. Et au moins ce tas d'homme évidé empêchera un plus bavard de m'incommoder dans ma préparation psychique.

S'il pouvait en être ainsi ! Mais non, il me parle, l'autre, l'absent me parle — miracle ou malédiction ! Il me dit : « Elle ne viendra pas. Pas ici. » Il me le dit à moi. Ce qu'il veut dire ? Suis-je tombé sur le contrecoup d'un psychodrame amoureux ? Il me corrige, il lit dans mes pensées : « Non, non : la serveuse. Elle ne viendra pas. » Puis, à lui de me raconter qu'il a commandé une bière, il y a au moins une heure et que la serveuse ne se décide pas à la lui apporter. Et moi, est-ce que de telles histoires m'intéressent ? Il a besoin de sa bière : je le vois à son teint blafard. C'est alors qu'il ajoute : « Ma maîtrise est foutue. » Quoi ? Lui aussi ? Une maîtrise ? Foutue ? Il veut se confier à moi : le Département consiste en robots dirigés depuis la secrétaire, laquelle l'a achevé, lui, expulsé de la Fac, après avoir essayé de l'assassiner ! Oh ! Elle est bonne, lui dis-je. Je n'en crois rien, il divague ! Hallucination ! Paranoïa ! Voilà ce que je lui dis. Mais il ne se laisse pas abattre. Je ne sais encore rien. Même pas la pointe de l'iceberg. Marie-Louise, la secrétaire du Département, joue

double jeu. Seul être humain au trente-troisième étage, elle est l'unique responsable de nos succès ou de nos échecs. Les comités d'évaluation, les invisibles membres du jury d'appel, les réunions départementales, du charabia ! Tout ça, c'est *elle* ! C'est *elle* qui décide de tout ! Jusqu'à la couleur des nœuds papillons des nouveaux professeurs adjoints ! Si je savais comment ils lui obéissent ! Au mot ! Mon interlocuteur, à ce moment-là, s'interrompt. Allez savoir pourquoi. « Où est ma bière ? demande-t-il. Ne viendra-t-elle jamais ? » Puis de nouveau les complots. Cette fois, il chuchote. Marie-Louise manipule les professeurs à même son clavier. Ni vu ni connu. Elle tape, les professeurs agissent en conséquence et personne ne se doute de rien, parce qu'une secrétaire, ça tape à la machine : ça va de soi. « Un jour, dit-il, je me suis rendu compte que même mon directeur de mémoire n'était que l'automate de Marie-Louise... Pourquoi ma bière ne vient-elle pas ? Tu sais que ça fait une heure que je l'attends ? » C'est pénible de voir un de mes congénères s'humilier de la sorte. Je lui dis, sur le ton le plus sérieux que je puisse adopter, que ça ne se peut pas. Qu'il a perdu la boule. « Tu travaillais en psychanalyse, n'est-ce pas ? C'est normal : la psychanalyse, ça rend fou ! Ou alors la Faculté ne t'a pas accordé une prolongation, et tu te replies sur des fantasmes... Simple mécanisme de défense. Voilà. Tu devrais le savoir. Rien à craindre. Tu te défends comme tu le peux, et on te comprend... » Je dis n'importe quoi, parce qu'il risque de faire une bêtise, parce qu'il m'inquiète. Ses yeux ne me voient plus ; ses lèvres bougent. Dégueulasse ! Il est dans son propre monde, il m'a oublié, il se parle tout seul, il va se joindre à la foule imbécile au mouvement brownien ! Que dit-il encore ? Ses lèvres ectoplasment : un seul mot revient, qui seul émerge du tournoiement labial : « Bière... bière... b-bière » Je me lève. Je m'en vais. Il me dégoûte. Il me répugne. Il me retient par le bras, ses yeux sont rouge sang. Il me dit quelque chose ; il prend la peine d'énoncer. J'écoute. Je tends même l'oreille vers lui. « Méfie-toi des doctorants. » Oui, oui, des « doctorrrrrrrrants » : c'est bien ce qu'il a dit. Je le remercie : « Oh, merciiii ! dis-je, tout sourire, *merci*. » Je suis au bord des larmes tant mon remerciement déborde de gratitude. Est-il convaincu ? Va-t-il me foutre la paix ? Je m'arrache de lui et me sauve. Liberté ! Liberté ! Je cours, je vole jusqu'à la station de métro.

Ah, l'Université : le rationnel, le bastion dernier du savoir et de la civilisation ! Je monte l'escalier à pied pour avoir le temps de me préparer intellectuellement à la rencontre avec mon directeur, préparation que mon collègue déboulonné a entravée. Le Département est vide : nous sommes entre deux cours. Je rendrai visite à Marie-Lou, tiens ! J'ai le temps. « Tu arrives tôt », me dit-elle, enjouée. Je réponds, du tac au tac : « Rien ne t'échappe, toi. » Elle rit de bon cœur.

Marie-Louise Cloutier est la raison pour laquelle je suis encore au Département. Elle est un refuge, un lieu de « gros bon sens » où les étudiants démoralisés peuvent retrouver un semblant de confiance en soi après s'être fait disséquer la cervelle par le fin scalpel du directeur, pas toujours notre meilleur ami. Je peux la tutoyer, elle nous encourage même à l'appeler Marie-Lou, comme s'il s'agissait de notre tante ou de notre marraine. Elle est sans doute le seul être humain au Département et nous l'aimons tous, nous lui devons tout, jusqu'à ces diplômes pour lesquels nous nous martyrisons. Marie-Lou dit que monsieur Lebrun est arrivé tôt, lui aussi, et que je peux le voir tout de suite si je veux. « Mais attention, ne le fatigue pas trop, m'avertit-elle, il est en convalescence. » J'ignorais qu'il avait jamais été malade : il est pourtant vrai que mon directeur n'a pas la vitalité des premiers Olympiens... Elle dit encore que monsieur Lebrun aurait dû annuler les rencontres de cette semaine, mais qu'il ne voulait rien savoir — ce qu'il peut être têtu ! Dans tous les cas, je ne devais pas m'étonner qu'il ne soit pas tout à fait « dans son assiette » aujourd'hui. Et surtout, elle me prie de ne pas m'attarder longtemps dans son bureau, car mon directeur doit retourner chez lui se reposer. « Sinon, il tombera en panne », dit-elle. Puis, après un petit rire gêné, elle se ravise : il risquerait une rechute. Un des coins de sa bouche tourné vers le haut, elle ouvre sur moi deux gros yeux étincelants, si bien qu'en brûlant les dix pas qui séparent son bureau de celui de monsieur Lebrun je me surprends à me dire que j'aime cette femme, j'aime son enfantine candeur, sa générosité...

Dès l'instant où je franchis le seuil de la porte, je reconnais la justesse des dires de Marie-Lou : mon directeur n'est plus lui-même. D'abord, il m'accueille chaleureusement, ferme lui-même la porte, puis s'assoit en

face de moi. Ensuite (et c'est le comble), il me demande comment je vais. Jamais au grand jamais ne l'ai-je vu dans pareil état. D'où vient ce côté humain ? Sont-ce là les yeux qui m'ont inspiré tant de crainte hier soir en rêve ? Il apprend que je vais bien, puis triturant de ses longs doigts une des touffes grisonnantes de poils suspendues à son menton, émet un « Bien... bien... » avant de se taire, méditatif. Son front monte droit jusqu'au cuir chevelu impeccablement blanc, un front qui est un mur muet à mes prières, un mur de Lamentations me privant du Secret dont j'espère la révélation éventuelle, Secret qu'il me faut, moi qui meurs de n'avoir pas empreint sur ma bouche le sceau du Maître. Cette honteuse masse de glaise que je prends pour moi peut-elle susciter le souffle qui donne vie ? Je pense avoir fait une percée astucieuse dans ma réfutation de l'approche phénoménologique. Je le lui dis. Mais, me coupant la parole : « Parlons d'autre chose, voulez-vous ? » Je ne comprends plus rien. Il y a maintenant dans son visage comme du désespoir — et de la crainte. Dans mon esprit le regardant, de grandes brèches s'ouvrent dans le mur, derrière lequel on entend, comme sur un fond de silence digne d'un temple, trembler les pages du Livre. Mon directeur pince sa barbiche si fort que les bouts de ses doigts deviennent aussi blancs que les papiers entassés sur son bureau. Pour tromper l'ange qui passe, je décide d'évoquer l'analyse de la scène centrale de l'œuvre de mon auteur, analyse qu'il m'a d'ailleurs lui-même proposée et qu'il a couronnée du mot « génial » :

— Par la description de la façon dont le personnage principal déguste le profiterole que lui présente sa grand-mère, Cerval Vrouzt n'exprime pas son *Dasein* ni son être-devant-autrui ; il réalise plutôt, par la description de l'acte amoureux avec ce simulacre culinaire de sa grand-mère maternelle, son désir de réintégrer le Ventre et, ainsi, de connaître sa mère sous la forme de principe *non-encore-né*.

Le Directeur est rigoureusement immobile. Ses yeux sont de verre. Je relance :

— N'est-ce pas évident ? Pourquoi prendre trois pages pour décrire comment le garçon s'y prend pour lécher, puis aspirer toute la crème entre les deux morceaux de pâtisserie secs, en insistant sur la volupté du temps et de la répétition patiente des coups de langue, si ce n'est pour signifier

le cunnilingus ?

— *Cunnilingus*. On dit : *cunnilingus*, prononce-t-il tout bas, les dents serrées, comme s'il luttait contre une souffrance sourde. J'attends la suite, mais il n'y a pas de suite ; en tout cas, pas de suite verbale. Dans la statue devant moi, seule se meut la couleur de la peau : d'infimes vagues verdâtres parcourent son visage déjà gris, l'assombrissant. Je ne sais plus trop quoi dire :

— Peut-être que tout cela constitue une sorte de discours métacognitif ?

— Que voulez-vous de moi ? rugit tout à coup la statue éméritissime. Mais ce n'est pas à ma personne qu'il s'adresse : des yeux, il vise ses rayons de livres, comme si un lutin ou un tout petit démon escaladait ses volumes en le narguant. « Je vous demande pardon ? », dis-je, pour le rappeler à la planète Terre. L'un des bras du fossile s'anime subitement : une main osseuse s'agite devant moi. Avec une noble lenteur, il énonce, détachant chaque mot : « Nous perdons notre temps, vous et moi. » Je suis soudé à ma chaise, pétrifié. Alors, lentement, par degrés, il se met à sourire, à sourire exagérément et à se pencher vers l'avant, une main empoignant le veston sur sa poitrine. Va-t-il s'esclaffer ? Il se plie en deux, au ralenti ; le sourire tord son visage en un étrange rictus. Mon directeur est complètement plié en deux, immobile ; l'affreux masque posé sur son visage n'émet aucun son.

Je ne sais pas combien de temps passe avant que je ne me rende compte que mon directeur est mort raide. Je sors de son bureau sans faire de bruit. Alors que je passe devant le secrétariat, Marie-Lou m'interpelle :

— Alors, ça s'est bien passé ?

— Oui, oui... bien.

— Tu n'as pas trop fatigué notre monsieur Lebrun ?

— Non, Non, il est... enfin... il était déjà assez fatigué quand je suis arrivé...

Je m'excuse maladroitement et m'enfuis, prétextant un autre rendez-vous.

Je m'écroule sur une chaise de la cafétéria. Combien de temps est-ce que je demeure là, le regard vide, la tête pleine d'opacités fugaces, je ne saurais le dire. Par moments, le roulement creux qui déboule sous mon crâne se mue en des inquiétudes approximativement formulées ou, plutôt, quasi formulées, puisque à une charpente substantive précaire vient s'agglutiner pour une fraction de seconde une épithète, une proposition subordonnée ou autre chose qui, presque aussitôt, se décolle pour rouler plus loin dans l'esprit et pour céder la place au prochain segment verbal que le hasard veut bien amener... Devais-je informer la sécurité de cette mortalité ? M'accuserait-on d'avoir supprimé l'étrange patriarche ? de l'avoir *sciemment* poussé à bout ? Je vois déjà les manchettes : « Étudiant déséquilibré bute son directeur. » Et il est mort seul, devant un étudiant qui le méprise et qui le craint. Est-ce une destinée enviable ? Est-ce la peine de se broyer le crâne des décennies durant pour en finir là ?

C'est Marie-Lou qui me tire de ce flux d'angoisse, Marie-Lou descendue expressément de la Tour des Élus pour me retrouver, qui aurait eu de la chance aussi de m'attraper. Car elle a une nouvelle grave à m'annoncer : mon directeur de mémoire pense partir en congé sabbatique, mais il ne m'abandonne pas, oh non, loin de là : plutôt, il me place entre les mains de monsieur Lemoyne, nouvellement embauché et dont je ne sais strictement rien. Marie-Lou m'assure qu'il est archi-savant et qu'il serait un directeur de qualité. Elle me somme de monter le rencontrer de ce pas.

En effet, un quart d'heure plus tard, je suis à même de constater que monsieur Lemoyne a l'air d'un brave type, ayant toutes les qualités de mon ancien directeur. Même son apparence me le rappelle : si, à l'aide d'un peu d'imagination, je vieillissais de trente-cinq ans la personne devant moi, on aurait mon directeur que je croyais défunt. C'est comme s'ils étaient sortis du même moule.

S'il a les qualités de mon directeur, il a aussi ses tics : le voici qui m'écoute expliquer mon sujet de mémoire, les lèvres pincées, les yeux

plissés, le torse légèrement penché vers moi, complètement immobile, sans rien dire, comme s'il attendait que le flot de mes laborieuses explications s'épuise de lui-même, dans la gêne d'avoir trop dit, et si mal. Après un silence — également gêné — mon oiseau émet son jugement : la problématique de mon mémoire est à redéfinir complètement, de A à Z, de fond en comble, de *hic* à *nunc*. Dans son état actuel, elle n'est d'aucun intérêt. Ai-je autre chose à proposer ? Des idées plus *solides* ?

Je n'en crois pas mes tympanes. Comment ? Comment ? D'aucun intérêt ? Je ne me laisserai pas abattre ainsi par ce jeunot. Ma réplique prend forme, les mots prennent position derrière mes lèvres, pour le moment fortement scellées, des guépards roses qui s'accroupissent en prévision d'un bond prodigieux (ou de l'émission d'un crachat) quand les belles lèvres souples de la salamandre en face de moi susurrent :

— Cher ami, vous avez l'air d'un buveur de thé. Je peux vous en offrir ? Je reviens d'Indonésie, avec un thé que l'on ne retrouve pas ici. Je viens de m'en faire. Tenez. Goûtez.

Je suis désorienté. Je prends la tasse qu'il me tend et la lève à mon nez. Le liquide est d'un vert très prononcé, qui dissimule le fond ; après l'assaut d'une odeur amère, une série de parfums se déclarent. Je bois. Le liquide descend dans ma gorge et y laisse comme une couche de velours chaud et piquant qui me fait paniquer, car j'ai l'impression qu'en descendant en moi, il me transforme à jamais. J'ai tout à coup très envie de pleurer. J'en rebois. Au fond de mon estomac où la première gorgée arrive, je sens comme un grand lotus s'ouvrir : chaque organe est touché d'un pétale. L'anxieuse opacité qui pesait en ma tête quand j'étais dans la cafétéria cède la place à un envol, à une légèreté, à un dégagement que je confonds, peut-être, avec une lucidité fulgurante.

— Écoutez, me dit-il, je me branche à Internet. Entre-temps, reformulez votre hypothèse de travail. Si, après que j'ai lu mon courrier, vous n'avez toujours rien de mieux à proposer, je ne vois plus le sens de prolonger cet entretien.

Il fait un quart de tour, puis, d'un geste de pianiste, allume son ordinateur : la machine exécute la courte et familière java sonore des microprocesseurs.

Je regarde les livres savants aux titres latinisants placés sur le bon vieux bois propre du bureau, et je me rends compte que ce que j'avais à dire, je dois le dire à ce jeune charmeur, qu'en le disant ici, je gaspille ma précieuse colère, ce combustible qui aurait donné du mordant à des doléances superbement articulées et dont la seule cible — indigne — est cet embryon insignifiant déguisé en prof. « Oui, oui, je vous écoute », chantonne-t-il pendant qu'il tape furieusement au clavier, ses doigts décrivant dans l'air de gracieuses arabesques. Il ne se rend même pas compte que je me lève et que je sors — en trombe, comme je suis venu. Mais dans mon délire je prends à gauche au lieu de prendre à droite, si bien qu'au lieu d'entrer dans le mausolée de monsieur Lebrun — je voulais voir si on avait enlevé son corps —, j'entre dans un bureau anonyme, et alors toute ma vie chavire. Là, les deux bras enfoncés dans des trous percés dans le mur la séparant du bureau de mon nouveau directeur était Marie-Louise, la bouche plantée devant un microphone. Dans une imitation parfaite de monsieur Lemoyne, elle m'offrait une nouvelle rasade de thé indonésien. Tout à coup, elle remarque qu'elle n'est pas seule dans la pièce — je m'éclipse juste avant qu'elle ne lève les yeux sur moi.

Je me replonge dans le bureau de mon directeur de rechange. Celui-ci n'est pas collé au mur, ce qui me rassure. « Vous étiez parti ? », dit-il avec un soupçon de reproche. Puis, à lui d'émettre l'hypothèse que mon comportement insolite signale une fascination pour ce qui défie le rationnel : « Peut-être l'approche qu'il vous faut, c'est l'approche blahrtienne, qui tient compte des apports de la mystique orientale. » Il évolue de droite à gauche, de gauche à droite derrière son bureau, les yeux levés vers les énigmatiques plans du monde qu'ont laissé les traces d'eau au plafond, les mains engagées dans une étrange danse, qui voltigent à la manière d'alouettes prises dans les affres de la saison des amours, ou encore qui sculptent dans l'air quelque chose d'invisible et de sacré, cependant que, de sa bouche, il engage une longue explication retorse ponctuée de termes du Tao et des Védas. Selon le ton de son soliloque, il s'approche du sommet (littéralement) orgasmique de son discours quand, subitement, il s'interrompt et s'effondre sur son bureau. Comme les pieds sont demeurés à terre, le corps étalé sur les papiers coule lentement vers le sol. J'avance pour saisir cette masse qui choit quand je remarque un infime

fil blanc (comme le plancher, d'ailleurs) qui émerge de son talon droit et qui se termine par une petite fourche à trois dents. Celle-ci est à deux centimètres de ce qui semble être une petite prise électrique dissimulée dans l'ornementation de la moulure au ras du plancher. C'est à ce moment que Marie-Lou entre dans le bureau. Elle m'en chasse sous prétexte que le Département ferme tôt aujourd'hui. En dévalant l'escalier, je jette un coup d'œil sur ma montre : il n'est même pas quinze heures.

« J'ai encore le temps de me rendre à la conférence de Jean-Sigfried Karuzeldelinberg », me dis-je, de manière passablement inconséquente.

Un instant plus tard, j'y suis. Nous ne sommes que huit personnes sagement assises autour d'une table ovale. J'ai réussi à m'accaparer le siège qui me place en face de celui qu'occupera le locuteur émérite, quand il arrivera enfin. La porte s'ouvre, nous retenons notre souffle, et une imposante silhouette se dessine à l'entrée. Mais ce n'est pas celle de Jean-Sigfried Karuzeldelinberg. Pour moi, la surprise est double, parce que la figure qui franchit le cadre de la porte est celle de monsieur Lebrun, apparemment ressuscité. Il s'installe en face de moi et me considère d'un œil sévère, haineux ; ses lèvres sont pincées et chaque muscle de son visage est tendu comme s'il me visait d'une carabine. Qu'est-ce que cette substitution *in extremis* ? Où est Karuzeldelinberg ? Me suis-je trompé de local ? Je regarde une affiche collée au mur sur laquelle je reconnais l'écriture de Marie-Lou : « Conférence de Jean-Sigfried Karuzeldelinberg : *Isotopie ou isotropie ? La présence/absence de l'ère Erre*. Le 16 janvier 2008, au local A-4605. » Je regarde la porte : A-4605 ; j'interroge ma montre : quand j'appuie sur le bouton en acier inox, un « 16 JA 08 » me retourne son regard fluorescent. Alors ? Que vient faire ici, à cette heure-ci, le cardiaque monsieur Lebrun ? Sera-t-il capable de nous parler intelligemment d'isotopie ? Je me sens volé et trompé. Le voilà qui nous passe des feuilles.

Sitôt rassis, mon ancien directeur improvisé conférencier me demande de résumer oralement les quelques pages étalées devant moi. Évidemment, ni moi ni personne ne les avons lues. Il insiste. Son ton ne laisse pas de doute : il s'attend à ce que nous connaissions *déjà* le contenu. Les yeux noisette de la fille assise juste à droite de monsieur Lebrun me

frappent ; elle esquisse un léger sourire, comme pour montrer qu'elle est complice de ma gêne. J'improvise. Personne ne sait si ce que je dis est vrai. L'expression au visage du vieux professeur demeure la même, véritable masque. À la limite, son front se plisse, mais très, très subtilement : il a seulement l'air de se concentrer davantage. Tandis que je me débats avec mes phrases et les idées qu'elles ne contiennent pas, la fille aux yeux noisette soulève une de ses feuilles et me l'expose. J'y lis : « Je m'appelle Tina. Et toi ? » Mes phrases se déconstruisent davantage, puis s'épuisent. Un silence le confirme. Le vieux étudie les jointures osseuses de ses doigts étalés sur la table devant lui, puis annonce qu'il faut changer de salle.

Dans le corridor, monsieur Lebrun m'avoue qu'il a trouvé mon résumé « intéressant ». Il l'aurait fait « réfléchir ».

La nouvelle salle est composée de bureaux individuels. Le nombre d'étudiants a soudainement quadruplé. Je m'installe en arrière, dans le coin. Sitôt la porte fermée, les étudiants se mettent à se bousculer, à parler à voix haute, à s'envoyer des ballons. Celui qui l'envoie le plus fort, c'est Ronald, un ami que je n'ai pas vu depuis l'école primaire. Il étudierait la littérature maintenant ? Le professeur ne se fâche pas, ni contre Ronald ni contre personne. Au contraire, le voilà qui raconte des farces scabreuses à un petit groupe d'étudiants espiègles, apparemment friands de mauvais coups et de grossièretés. On court, on déplace les meubles ou on les renverse, en riant à gorge déployée. La fille aux yeux noisette est disparue. Je cherche Ronald. Lui aussi a disparu. Au sein de toute cette animation, je m'ennuie ; je m'ennuie profondément, métaphysiquement. Impossible, en de telles circonstances, de penser à faire avancer un mémoire de maîtrise. Il me semble un projet déplacé, absurde... Que valent mes inquiétudes identitaires, mes pérégrinations théoriques, mes privations matérielles face à l'heureuse cohue de ce monde où l'on semble n'exceller que dans la satisfaction immédiate des besoins vitaux ? Mon ennui est celui de l'aliéné, et il pèse sur mon épine dorsale, sur toute sa longueur, me diminuant. En même temps, il dissout ma substance ; la conscience de mon aliénation m'enlève des lambeaux d'être. Je m'effeuille comme un arbre en automne ; une pluie acide corrode toute ma surface, effaçant tout trait distinctif, oblitérant mes yeux, enlevant mes doigts...

Une porte à l'arrière de la salle attire mon attention. Je décide d'aller l'ouvrir, dans l'espoir qu'elle mènera à autre chose que ce que j'ai connu, à autre chose que cette salle de fous et ces corridors impitoyables où résonne si durablement le pas du conformisme à la pulsion.

Je découvre d'abord un espace grand et vide comme une cage d'ascenseur. Quelques mètres plus bas, occupant tout le fond, un matelas. Là-dessus les deux « disparus » font l'amour : je vois le derrière nu et rouge de Ronald qui donne de formidables coups de reins et, au-delà de son épaule, entre les coups de reins, m'apparaît le visage divinement émancipé de la fille aux yeux noisette. Mais les yeux mêmes, je ne les vois pas : ils sont clos pour mieux savourer tout le plaisir ; en revanche, sa bouche est grande ouverte et elle respire comme s'il n'y avait pas assez d'air au monde pour alimenter son orgasme qui, d'ailleurs, ne tardera certainement pas. Malgré mon désir d'ameuter autant de camarades de classe que possible pour venir contempler de leurs yeux impudiques cette scène pour moi si pénible, ce qui pourrait introduire un redoutable bémol à leur moment, je ferme doucement, respectueusement la porte, comme un homme qui scelle la tombe du pharaon après y avoir laissé ce qu'il avait de plus précieux.

Lebrun est, à son tour, introuvable. Le cirque se poursuit. En traversant la salle, j'entends comme un clapotement rythmique. Je regarde mon pied gauche, dont le dessous semble peint en rouge. Je regarde derrière moi et remarque une suite de traces rouges d'un pied gauche, de mon pied gauche, qui me lient à la porte du fond. Quand aurais-je marché dans une flaque de sang ? En même temps que je me pose cette question, je note que les jeux de mes congénères sont devenus plus violents : j'entends le bruit du bois qu'on rompt, comme si on s'était mis à casser des chaises. À moins que ce soit des os qu'on casse ? Quelqu'un se penche, sort un couteau de sa chaussette. Je me tire au plus vite.

Me voilà de nouveau à la cafétéria : je pose mon sac sur une chaise, je débarrasse la table de ses tasses de café vides et des boules de papier noirci. Mais m'asseoir ne peux : je me sens surveillé. Lentement, avec une précision exagérée, je sors de mon sac un livre, un second livre, un bloc-notes, un stylo bleu, un troisième livre, un second bloc-notes,

un stylo rouge... Pendant toute cette opération que j'accomplis avec la concentration d'un neurochirurgien, j'observe en catimini mon entourage : au moins trois personnes — *que je reconnais comme étant eux aussi des étudiants de Lettres* (mais au doctorat) — scrutent chacun de mes mouvements. Quand, comme d'un commun accord, répondant à je ne sais quel signal pour moi imperceptible, les doctorants se lèvent, je remets tout précipitamment dans mon sac et m'éloigne à grands pas. Ils me suivent. Je vois, dans les fenêtres devant lesquelles je passe à toute vitesse, leur reflet de maigres marionnettes qui dansent dans mon sillon, comme des goélands qui pédalent patiemment derrière une nef.

Comment semer ces zombies ? Là m'arrive l'illumination : regagner la rue Saint-Laurent et les hordes en mouvement. Là, mon cher Xavier, telle une anguille, tu te faufiles entre les zouaves et zouavesses anonymes, et les doctorants du Diable te perdront de vue. Sans doute éprouveront-ils peu après le besoin de regagner la bibliothèque pour se gaver les orbites oculaires de ces ensembles d'insectes noirs qui fornicent dans les volumes... Dix minutes plus tard, je les sème en effet, définitivement, en me glissant par la porte basse du *Bistrot de la Fin du Monde*. Accroupi près du bord de la fenêtre, je les observe, eux qui ne me talonnent plus, tours blafards dans la lumière mourante du soleil couchant, îles inquiètes parmi les passants affairés, grêles oiseaux figés dont le chef pivote nerveusement mais régulièrement, à la manière de la lumière d'un phare. Un à un, les doctorants se dispersent, se laissent prendre au mouvement de la foule, qui les emporte tous, éventuellement.

Les façades bloquent à présent l'orbe solaire. Les ombres sont longues. Je suis installé à la dernière table libre du bar et je me laisse finalement aller à saisir chacun de mes soucis par la queue pour l'observer, un peu comme un enfant tourne dans la paume de sa main la dent qu'on lui a si douloureusement arrachée quelques heures plus tôt. Le système est-il aussi étanche qu'il en a l'air ? N'y a-t-il personne d'innocent ? Moi-même le suis-je vraiment ? Faut-il continuer à rédiger ? Si je faisais semblant de participer au système qui est, de le servir en bon soldat, ne pourrais-je pas éventuellement m'y intégrer assez pour le transformer de l'intérieur ? Ou serais-je transformé en robot, moi aussi ? en un autre de ces grands

primates exsangues, vidés d'humanité et au service d'on ne sait quel génie déséquilibré ? Au fond, il suffirait peut-être d'assassiner Marie-Lou : tout s'écroulerait. Ou est-elle remplaçable, elle aussi ? Serait-elle à son tour le pion d'une instance supérieure à la sienne et que j'ignore encore ?

Une jeune femme, que son sac universitaire révèle étudiante, s'installe en face de moi, à ma table. Je l'ai déjà vue quelque part. « Bonjour. Ça va ? », dit-elle d'une voix de clochette. Son corps svelte, sa chevelure au lustre d'ambre poli, taillée à la Cléopâtre, la souplesse et l'éclat de ses joues, les couleurs vives de sa chemise, tout chez elle respire la santé, la vitalité. Par contre, ses yeux et la tension musculaire de son visage, surtout à la commissure de ses lèvres, expriment une inquiétude quelque peu maternelle, et je me rends compte qu'après cette journée si grosse d'épreuves, d'échecs et de fuites, je dois être l'image même de la déchéance, à un point tel qu'une inconnue (ou une quasi-inconnue — où ai-je déjà vu cette fille ? était-elle à la conférence de cet après-midi ?) me prend en pitié. La serveuse, la même que ce matin, pose sur la table deux bières que je n'ai pas commandées, puis s'en va. « Ça va ? », répète mon interlocutrice angélique. Je vais tout lui débiller — que mon mémoire est foutu, que le Département est mené par des cadavres motorisés — quand je me rappelle l'être dévasté de ce matin, à qui j'ai parlé ici même, et qui a versé exactement le même discours dans mes oreilles incroyables. L'ironie de la situation s'abat sur mon crâne par vagues, comme des vautours qui, l'un après l'autre, accostent lourdement le corps fraîchement écroulé d'un cheval qui n'a pas réussi sa traversée du désert.

Je décide de mentir à l'ange : « Oui, oui, ça va », dis-je de mes lèvres, mais mon corps exprime le contraire. Elle me regarde sans rien dire, tendue, quand sonne son cellulaire. « Oui, tout de suite », y souffle-t-elle avant de se lever, de me prendre l'épaule et, me regardant droit dans les yeux, de me dire d'une voix à attendrir Néron : « Ça ira. Aie confiance. » La seconde d'après, elle franchit, pour toujours sans doute, le seuil de la *Fin du monde* alors que la serveuse dépose six autres bières sur la table et me toise si haïneusement que je n'ose pas protester. Elle fait volte-face et disparaît dans la fumée du fond de la salle, qui ne semble pas avoir de fin, qui est peut-être un trou, comme celui d'un énorme puits creusé dans le

mur et qui s'étend à l'horizontal, infiniment. C'est dans ce gouffre enfumé qu'elle disparaît, elle et son derrière flasque dont les hémisphères se tendent et se détendent en alternance, comme une machine bien huilée.

Un doigt me presse l'épaule. Je me retourne. Je vois d'abord une grande masse brune, comme un gigantesque globe recouvert de vermisseaux très animés. Avant que mes yeux aient fait la mise au point, j'entends une voix sépulcrale me dire : « Vous ne vous attendiez pas à me voir ici, n'est-ce pas ? » Derrière la masse brune — en fait un sac en corde de chanvre, comme celui qu'on utilisait pour transporter les pommes de terre —, je reconnais la figure de mon directeur initial, recyclé en maître de conférence dont le cours s'est transformé en émeute dionysiaque. Il est là ! de nouveau ! Il est intuable ! « J'ai une petite commission pour vous, dit-il tout bas. Pourriez-vous vous occuper de mon petit lapin ce soir ? » Je remarque qu'il transpire comme un anxieux et qu'il tremble comme une feuille. Si c'est un lapin dans ce sac, me dis-je, il n'est vraiment pas petit.

Le maître développe l'animal qui se révèle un très vieil engin, énorme, recouvert de suie, qui ressemble à une mine de la seconde guerre mondiale, sauf qu'il est plein de tuyaux et de leviers aux allures gothiques. Certes, avec un peu d'imagination, on peut déceler en cette chose un certain air de lapin — mais monstrueux. Dans les tuyaux clairs (il y en a aussi d'opaques) s'étirent des matières gélatineuses qui peuvent donner à croire que cette horreur a un versant organique.

Est-ce que j'hallucine ? Une sorte de hublot encastré dans l'énorme boule en fer ancien me révèle un fœtus de la taille d'un chat, dont la peau ridée, couleur d'algues, paraît déjà être celle d'un vieillard. Fœtus sclérosé, à la peau évanescence. Du coup, la parole énigmatique, d'une grossièreté apparemment gratuite, de Cerval Vrouzt s'éclaire en mon esprit : à force d'attendre le « Solaire Rayon » libérateur, le fœtus s'est corrompu dans le nid douillet du « velours de la nuit » ; l'inaction, l'attente du lâche auraient engendré ce monstre qu'il faudrait arracher à sa malsaine torpeur.

« Vous ferez attention. Mon petit lapin est très sensible », chuchote très sérieusement l'octogénaire en caressant une saillie ovale en cuivre. « Je viendrai le récupérer demain, sans faute, ici. Vous y serez, n'est-ce pas ? Je peux compter sur vous ? » Je ne veux pas, je ne veux pas, mais d'elle-même,

mécaniquement, me semble-t-il, ma tête se met à hocher de manière à signaler l'affirmatif. « Je vous fais confiance », conclut-il en se retournant. Mais il interrompt net sa pirouette, tord son cou pour me faire face une dernière fois et me lance sur un ton ferme, du genre qui grave des impératifs dans le cervelet : « Personne ne doit savoir que vous vous occupez de mon petit lapin ce soir. Personne. » Ce sont là ses dernières paroles.

Sur l'engin, je trouve une plaque de métal sur laquelle est inscrit que le modèle S23/18-10 004 est sous pression et est extrêmement sensible aux changements climatiques. Quand les conditions sont moins qu'optimales, par exemple lorsque a lieu une importante fluctuation de pression atmosphérique, d'humidité ou de température, l'engin risque d'exploser.

Je ne pense rien ; je ne pense plus rien, désormais.

La vue de la serveuse qui revient en ma direction avec deux plateaux chargés de bières m'incite à empoigner le lagomorphe frankensteinien et à déguerpir. Qu'il est lourd ! Qu'il est difficile à manier ! Heureusement que je n'ai pas à me rendre bien loin. J'arrive au dortoir et je cache le sac et son contenu inquiétant sous mon lit, le lit du bas. Sur le lit du haut, Ronald ronfle déjà, sans doute agréablement fatigué par les ébats de cet après-midi. Mes compatriotes rentrent au compte-gouttes pendant l'heure qui suit et, bientôt, les vingt-quatre lits sont occupés.

Le sommeil ne vient pas. Je pense à cette machine sous mon lit, à cet épouvantable embryon qui m'est pourtant étrangement familier. Je pense à la porte fermée du dortoir, qui emprisonne la chaleur de nos jeunes corps, qui empêche le renouvellement de l'oxygène, que je sens devenir plus rare. Je pense que tous ces corps serrés dans un si petit espace risquent de faire augmenter et la température et l'humidité. J'entends le doux ronflement de Ronald et, de temps en temps, l'éclatement d'une bulle, sans doute issue de la gélatine qui circule, contrainte dans les tuyaux du monstre. J'écoute les éclatements afin de voir si leur rythme a quelque chose de constant ; je guette la moindre irrégularité. J'ai de plus en plus chaud. Ronald aussi : le rythme de ses ronflements est, ce soir, très syncopé. L'air se fait si rare et le dortoir est plongé dans une obscurité si absolue qu'on pourrait aisément s'imaginer dans un caveau sur lequel pèse un lac sombre comme de l'encre. L'humidité est proprement tropicale et son taux monte en flèche...

Je me rends compte, soudain, que je n'entends plus de bulles éclater sous le lit. À la place : le silence le plus entier. Je retiens mon souffle, anticipant la déflagration qui atomiserait mon lit et me propulserait au plafond, soulevé par l'incandescente vague qui nous réduirait en vingt-quatre squelettes carbonisés. Puis survient une petite pétarade d'éclatements de bulles accompagnés d'un étrange râle comme si, à la manière d'un bébé dans le ventre de sa mère, l'énorme lapin foetal s'était repositionné dans l'ancienne tête de scaphandrier cachée sous ma couche. Puis : silence. De nouveau : silence. Le moment serait-il venu ? Allons-nous être soufflés comme autant de frêles chandelles par l'épouvantable naissance de cette bête grimaçante ? Nouvelle pétarade, bientôt suivie du retour du silence régulièrement ponctué par l'éclatement d'une bulle. Il semble que nous aurons un peu de répit... Mais pour combien de temps encore ? Et cette fatigue qui me targue... Faut-il s'empêcher de dormir ? Faut-il empêcher la détonation ? Et cette humidité écrasante... qui cloue mes membres au matelas, qui verse sur mes paupières épaissies la cire chaude du sommeil, qui ne manquera pas de déstabiliser le précaire équilibre de la machine... D'ailleurs, revoilà cet infâme râle, revoilà les pétarades, suivies d'un rythme d'éclatement de bulles résolument chaotique, plein d'accélération et d'étouffements, comme si le petit furet ligamenteux — à moins qu'il ne s'agisse plutôt d'un chat décharné ? — enfermé dans la putréfaction du casque du scaphandrier s'étranglait sur son cordon ombilical. Devrais-je faire quelque chose ? Est-il déjà trop tard ? Ne pas agir est peut-être aussi dangereux qu'agir... Peut-être s'agit-il d'un nouveau test du Maître, qui me manipule à mon insu ? Je me sens si las... Le sommeil s'introduit en moi par tous les pores de mon corps. M'y abandonner ne serait-il pas accepter de devenir une masse soumise ? Un corps glaireux, opaque, dépourvu de libre arbitre et de vie propre, un être comme ceux que j'ai eu en horreur toute ma vie durant ? Ai-je le choix ? Les pétarades s'accroissent, le râle inférieur devient plus insistant, mais je sens les mille doigts du sommeil évoluer dans les interstices de mon corps, enveloppant puis endormant une par une mes cellules. L'emprise du sommeil sera bientôt entière... C'est lui qui choisira à ma place. Et qu'advienne ce que doit...

La vie est pleine de risques.